M. A. Prince

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 2 MARS 1899. 3

AVIS.

Nous prions nos lecteurs et abonnés de nous faire parvenir au plus tôt le prix de leur abonnement de 1898, s'ils ne l'ont pas encore payé, et aussi celui de 1899 qui est maintenant dû. Ils nous rendront un grand service et nous permettront ainsi de continuer l'œuvre que nous nous sommes donnée à accomplir, le rapatriement des canadiennes-français des Etats-Unis et la colonisation de nos territoires. Nous exprimons l'espoir que notre appel sera entendu.

CORRESPONDANCES.

Nous avons reçu d'un de nos correspondants la lettre suivante, lettre ouverte qu'il adresse, par notre entremise, à la "Tribune" de Woonsocket, Rhode Island, qui publie de ce temps-ci une série d'articles sur la colonisation et sur le rapatriement.

Lettre Ouverte.

Au Rédacteur-en-Chef de la "Tribune" de Woonsocket, R. I.

Une personne qui ne vous est pas étrangère m'a fait le plaisir de m passe la série d'articles que vous publiez actuellement dans votre journal, sur la colonisation et le rapatriement.

J'ai lu avec plaisir et suivi avec intérêt le développement de votre thèse, savoir: Que le colon qui projette d'aller s'établir sur une terre nouvelle doit agir avec prudence et bien peser les conséquences de ses démarches.

Si vous échangez avec "La Patrie" de Montréal, vous avez dû remarque les correspondances de "Jean Pierre," dans lesquelles sont exprimées des idées absolument identiques aux vôtres idées que je partage entièrement et que je voudrais voir bien comprises de tous les intéressés.

Le Canada possède plusieurs champs de co o isation, tant dans es pr vinces de l'Est que dans l'extrême Nord-Ouest. Dans tous ces endroits o peut trouver de bonnes familles canadiennes qui se sont créé un bel avenir par un travail constant et une énergie peu ordinaire.

Mais si quelques-uns ont réussi, on on rencontre d'autres qui n'ont pas été aussi favorisés. Quelle peut bien être la cause des insuccès que nous avons la douleur de constater?

J'ai toujours pensé avec vous que pour devenir colon, il faut en avoir la vocation et posséder certaines qualités qui ne sont pas l'apanage du grand nombre, il faut des aptitudes spéciales que ne possède pas toujours le bon artisan, l'honnête ouvrier des villes.

La vie champêtre a ses chances, mais elle comporte aussi des ennuis et des difficultés que ne connait pas toujours celui qui n'en jouit qu'en vacances et durant les jours de la belle saison.

Je m'occupe de colonisation depuis plusieurs années, et je crois avoir acquis, en la matière, un peu d'expérience. Eh! bien, je suis de plus en persuadé que cette question, si grave, et qui intéresse à un si haut point l'avenir des familles, n'est pas traitée avec toute la réflexion voulue; on procède trop souvent sous l'empire de l'enthousiasme, et l'on ne donne pas à cette déterminations le calme et la pondération qu'exige l'importance du sujet.

Il s'agit, en effet, pour le colon qui vient s'établir dans nos parages, d'un changement de vie radical, d'entrer dans un état absolument étranger à ses habitudes, où tout se concertera pour lui faire voir son inexpérience et lui causer des déceptions.

Accoutumé de travailler avec des compagnons, de recevoir un salaire toutes les semaines, le colon sur sa ferme se sent isolé, et n'est payé de son travail qu'à l'automne où il faut vendre ses produits.

Sa maison ne lui donne pas le confort des cottages de villes, ses amis ne sont plus les mêmes, il s'ennuie et, je le répète, il se sent comme jeté dans un monde nouveau.

Si cet homme n'a pas de dispositions bien prononcées, pour la culture de la terre, s'il ne se sent pas né pour la vie champêtre, le désenchantement pa s'emparer de lui, il va abandonner ses beaux projets de colonisation et reprendre le plus tôt possible le chemin de la ville.

Mais par contre, il y a des gens qui sont nés pour les travaux des champs. "Je me souviens," est aussi leur devise. Leur jeunesse s'est écoulé à l'ombre d'un bois, dans le voisinage d'une rivière, le long d'un chemin de ligne, ou près d'un petit village, et ces douces impressions gravées dans leur esprit ne se sont jamais effacées.

Obligés, par circonstances, d'aller travailler et vivre dans les villes, ces braves gens y sont malheureux et aspirent sans cesse à redevenir ce qu'ils étaient dans leur jeunesse: des laboureurs, des campagnards, des habitants; ils ne trouveront de repos et ne se sentiront à l'aise que lorsqu'ils seront installés sur une ferme et qu'ils pourront, à loisir, vaquer à leurs occupations favorites.

Or, M. le Directeur, voilà les vrais colons que les agents du gouvernement devront rechercher; voilà les types qui réussissent toujours, soit que vous les conduisiez dans les forêts de Québec ou dans les prairies du Manitoba ou du Nord-Ouest.

Suivons ce colon modèle, secourons-le dans la mesure du possible, intéressons le gouvernement à sa cause, et quand il verra que l'on s'intéresse à lui, il travaillera avec plus de courage, il aura plus confiance en l'avenir, et il sentira ses forces se doubler. En un mot, il sera satisfait, et il l'écrira à ses amis, ses parents d'ailleurs, les invitant de venir partager ses travaux comme ses espérances. Il sera, inconsciemment, l'agent le plus autorisé de la colonie, et son concours sera d'un poids considérable pour consolider nos œuvres et colonisation.

Dix familles bien qualifiées valent infiniment mieux que des centaines, recrutées un peu partout emmenées pêle mêle, sans cohesion, à coup de réclames.

Je me défie toujours de ces réclames gonflées où l'on annonce l'exerde en bloc de toute une population, l'on ne regarde pas aux chifftes, et l'on en porte le nombre à des milliers. Pour ma part, je ne voudrais pas me voir à la tête d'un parti d'immigrants aussi nombreux, ce serait causer un encombrement désastreux et pour la colonie existante et pour les immigrants eux-mêmes.

A la vérité, je ne crois pas expédient de mettre nos colonies en garde contre un tel envahissement, le danger ne me parait pas imminent.

Non, la vraie colonisation ne se fait pas par soubresauts, c'est un travail lent, raisonné, constant, gradué.

Si l'on jette les yeux sur les colonies fondées dans l'Alberta sous la direction de Monseigneur Grandin et ses auxiliaires, l'on verra que tout s'est fait avec discrétion, sans bruit, sans réclames extravagantes; aussi l'on n'a jamais eu la douleur de voir retourner les familles pestant contre le pays, après avoir mendié pour elle l'assistance du gouvernement.

L'œuvre n'a pas marché bien vite, mais sa marche a été constante et graduée; le résultat est, qu'en huit années, l'on a fondé huit paroisses assez bien organisées pour nous donner l'assurance de les voir se fortifier d'avantage et prendre avant longtemps un caractère de stabilité permanente.

Je vous remercie, M. le Rédacteur, d'avoir approuvé le travail de M. l'abbé Morin, et de l'avoir publié dans vos colonnes. Si ce projet est adopté par le gouvernement, nous aurons le plaisir d'assister un bon nombre de familles qui nous feraient de bons colons, mais que le manque de numéraire empêche de venir chez nous.

Pour me résumer, et dire toute ma pensée sur ce sujet, j'emprunterai la parole du poète, parlant du temps:

"Il ne respecte pas ce que l'on fait sans lui."

Soyons colonisateur si c'est notre métier, mais n'allons pas par un zèle intempestif gâter une œuvre que tout canadien doit considérer comme étant par excellence religieuse, nationale et patriotique.

Merci beaucoup, mon cher L'Ouest Canadien, de ta bonne hospitalité, par ton entremise l'on saura en certains lieux que tous les agents d'immigration ne sont pas de racoleurs de colons, dont l'office se résume à enroler quiconque a la bonhommie de se laisser prendre. Si l'on a des faits pour autoriser l'insinuation, que l'on veuille bien faire les distinctions voulues.

Bien à vous, cordialement,

Jean Paul.

Edmonton, 19 février 1899.

LE CANADIEN COLONISATEUR.

(Paris-Canada.)

Dans "l'Union Republicaine" du Havre, M. Maurice Dumoulin critique avec beaucoup de verve et de force les méthodes suivies en France en matière de colonisation. Au cours de son article, il reproduit de la "Quinzaine Coloniale," une correspondance qui appuie sa thèse, et saisit avec justesse l'occasion de montrer aux jeunes français l'exemple de l'auteur de cette correspondance, M. Sigfried, qui voyage en ce moment dans la province de Québec, et dont, à notre tour, nous reproduisons volontiers la bonne opinion exprimée, sur les mœurs et les conditions sociales des Canadiens-français:

Beaucoup de pays nouveaux manquent de colons. Ce n'est pas le cas ici, et le Canada français peut se passer d'émigrants tant la merveilleuse natalité de ses habitants lui fournit de citoyens énergiques et industrieux. Les nombreuses familles canadiennes sont devenus légendaires; on en trouve fréquemment de douze et quinze enfants, curieux phénomènes à observer, chez des descendants de la race française qui ne brille plus précisément aujourd'hui par les mêmes qualités! C'est qu'au Canada, la vie est autrement libre que chez nous, la forêt vierge n'est pas loin, deux bras son un capital, et sur ces frontières de la civilisation, tout homme actif trouve à gagner sa vie.

Le père de famille ne s'embarrasse guère de laisser un héritage ou une situation à ses enfants. Divisée en quinze ou vingt parts, une fortune, même jolie, est réduite à peu de chose.

Aussi l'économie est-elle fort peu à la mode sur les bords du St. Laurent; les paysans se traitent bien, ont de belles maisons, de jolies voitures, dépensent tout qu'ils gagnent, et souvent plus à vivre dans l'aisance, de sorte que chaque génération doit refaire la fortune ébauchée par la génération précédente. Aussi la richesse est-elle fort rare, tandis que l'aisance est générale.

Les enfants ne peuvent songer à rester au foyer paternel. Il n'y a point de place pour eux, et comme les vieilles terres sont occupées, ils sont obligés d'aller au loin en chercher de nouvelles. Ces enfants de Canadiens sont les vrais soldats de l'armée colonisatrice.

PAUL FABRE.

Bon a savoir.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton, Alberta.

Publié par "La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces: 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée, "l'Ouest Canadien, Edmonton," Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE. Directeur.

EDMONTON, 2 Mars 1899.

A PROPOS DE MOULIN A FARINE.

Les profits exagérés réalisés par les acheteurs de grain d'Edmonton au détriment des cultivateurs ont fait sentir à ces derniers, cet hiver plus que jamais, la nécessité de s'organiser afin de remédier à cet état de choses. De là ces projets de formation de compagnies de cultivateurs pour bâtir des moulins à farine et des élévateurs.

Si les marchands de grain se contentaient d'un profit raisonnable en rapport avec leur travail et les services qu'ils rendent au producteur et au consommateur en leur servant d'intermédiaire, personne n'aurait à se plaindre. Mais étant relativement peu nombreux, habitant la même ville et ayant des intérêts identiques, il leur est facile de s'entendre pour acheter le grain le moins cher possible, et c'est ce qu'ils ne manquent pas de faire. Or, le cultivateur qui n'obtient sa récolte qu'à force de travail, qui doit subir tous les risques de la sécheresse, de la grêle, de la gelée, de la neige ou des pluies d'automne, qui doit charrier son grain à 20, 30 ou 50 milles, va t-il encore se laisser exploiter par les marchands de grain? "That is the question."

Cet hiver, ceux-ci ont prélevé jusqu'à dix cents de profit par minot de blé. Voyons ce que ces dix cents représentent pour le cultivateur. On peut estimer à 25 cents le prix coutant d'un minot de blé rendu au marché. Supposons que le fermier le vende 35 cents, comme cet hiver, il lui reste 10 cents de bénéfice net. S'il pouvait l'expédier ou le moudre lui-même, il gagnerait donc 20 cents au lieu de 10. Eh bien, dans les conditions actuelles, que doit-il faire pour gagner ces dix cents supplémentaires? Il doit semer et récolter de nouveau; c'est-à-dire deux fois plus de travail, deux fois plus de risques et une année de sa vie dépensée. Je le compte pas les intérêts. Notez que cela se répète chaque année; que la récolte soit faible ou forte; que les prix sur le marché extérieur soient bas ou élevés, le marchand de grain prend toujours sa part; le fermier n'a qu'à se contenter du reste.

A un point de vue plus général, ne serait-il pas mieux que cet argent, au lieu de faire la fortune de quelques individus, apportât l'aisance et le bien-être dans nos campagnes? Souvent quand le cultivateur voit que son travail n'est pas justement rémunéré, le découragement s'empare de lui, sa puissance de production diminue. S'il n'arrive pas il recule; il se laisse aller à la paresse, peut-être à l'ivrognerie; bientôt il s'endette, hypothèque sa terre, puis il ne suffit plus à payer les intérêts. Il finit par abandonner la campagne et même le pays...... Qu'au contraire l'aisance règne chez le cultivateur; s'il voit sa maison confortablement meublée, ses enfants bien vêtus, sa table suffisamment bien pourvue; s'il a quelques économies en réserve pour le cas où il lui arriverait un accident ou une mauvaise récolte; il est content, il aime sa profession, il aime la campagne, il aime le pays. Sa terre ne tardera pas à être complètement défrichée. Non-seulement il établiera ses fils sur des terres autour de lui, mais il invitera ses parents et ses amis des vieilles provinces à venir le rejoindre. Peut-il y avoir une meilleure réclame pour une contrée ouverte comme la nôtre à l'immigration? Sans compter que lorsque l'agriculture est prospère, toutes les industries dont elle est la base ou le soutien, ne manquent pas d'être également florissantes.

Nous avons ici, dans le Nord-Ouest, tous les éléments de prospérité désirables: un sol fertile, un climat très sain, un excellent marché toujours ouvert à nos produits dans la Colombie britannique. Ce serait dommage si quelques spéculateurs profitaient seuls de cette situation privilégiée.

C'est aux cultivateurs de défendre eux-mêmes leurs propres intérêts, et ils le peuvent par l'union et la co-opération. Quand ils auront leurs moulins à farine et leurs élévateurs, ils pourront du coup et pour toujours contrôler les opérations des meuniers et des marchands de grain, car ils les mettront dans l'impossibilité d'éluder à l'avenir la loi économique de la concurrence, ce qui leur est si facile à présent. Alors ils obtiendront un juste prix pour leur grain, non seulement à leurs moulins et à leurs élévateurs, mais aussi à ceux qui existent actuellement.

L'érection de moulins à farine en particulier est une des entreprises qui, à l'heure actuelle, ont le plus de chance de succès. La culture du blé prend chaque année plus d'extension. Dans une contrée éloignée comme la nôtre des grands centres miniers et industriels qui sont les principaux consommateurs, l'exportation des produits de la ferme sous une forme concentrée a l'avantage de diminuer considérablement le prix du fret. Le coût du transport est beaucoup moindre par rapport à la valeur de la marchandise si nous expédions par exemple du beurre, du fromage ou de la viande, que si nous expédions du foin ou de la paille. De même il est moindre pour le fleur que pour le blé ou l'avoine tels qu'ils sortent de nos graineries. Par conséquent les industries qui transforment les produits bruts en produits concentrés, ne peuvent manquer que d'être des plus profitables et les cultivateurs ont doublement intérêt à ne pas les abandonner à d'autres.

Il faut bien constater que si les acheteurs de grain n'ont pas de peine à s'entendre, il n'en est pas de même des cultivateurs. Infiniment plus nombreux, isolés sur leurs terres et dispersés dans toute l'étendue du district, il leur est plus difficile de se voir, d'échanger leurs idées et d'agir en concert. Surtout pendant les premières années de leur établissement, les divers travaux agricoles et les améliorations qu'ils doivent faire sur leurs homesteads suffisent amplement pour absorber leur temps et leur esprit. Ils doivent, en quelque sorte, faire un effort pour s'intéresser à autre chose. En outre, la plupart d'entre eux sont arrivés dans l'Alberta sans beaucoup d'argent. Si, selon l'expression populaire, tous ont maintenant du pain sur la planche, il en est bien qui ont encore quelque paiement à faire, soit sur une faucheuse, soit une moissonneuse ou quelque autre machine; il en est aussi qui aimeraient d'augmenter leur stock d'animaux ou de s'agrandir de quelque manière; ou bien encore qui voudraient bâtir une maison neuve pour remplacer leur primitif chantier. Par suite, il en coûte à plusieurs de débourser de l'argent pour des entreprises dont le résultat leur semble toujours plus ou moins problématique. Toutefois beaucoup commencent à comprendre que leur horizon ne doit pas rester borné par la clôture de leurs champs, et qu'ils doivent au plus tôt s'unir pour défendre leurs intérêts communs, fût-ce même au prix de quelque sacrifice.

Depuis quelque temps les cultivateurs du district d'Edmonton semblent être entrés résolument dans la voie de la co-opération. Ils ont commencé par se grouper pour acheter des machines à battre et des moulins à scie. S'étant ainsi familiarisés avec le mécanisme des compagnies par actions, et se trouvant plus que satisfaits des résultats obtenus, ils ne craignent pas de se lancer dans de nouvelles entreprises. Maintenant trois compagnies de moulins à farine et d'élévateurs sont en voie de formation, au Fort Saskatchewan, à Morinville et à Edmonton-Sud.

Au Fort Saskatchewan des hommes actifs, intelligents et parfaitement au courant des affaires se sont mis en tête du mouvement; les cultivateurs se sont empressés de répondre à leur appel, et en quelques semaines $20,000 étaient souscrits. Aussi verra-t-on bientôt s'élever, dans cette localité, le plus gros moulin à farine du district.

A Morinville l'enthousiasme n'a pas été aussi général. Toutefois plus de la moitié du capital de la compagnie a été souscrit et un bon nombre de fermiers n'ayant pas d'argent disponible pour prendre des actions, veulent en gagner par du travail; ils se sont offerts pour couper le bois, charrier la pierre, creuser le puits, etc. Bref, tout fait supposer que l'automne prochain les habitants de notre première paroisse canadienne-française n'auront plus à faire vingt ou trente milles pour aller vendre ou faire moudre leur blé. Avec le moulin à farine s'élèverait bientot autour de l'église, un joli petit village. Il y a déjà un magasin, une forge et les lots d'emplacement se vendent rapidement.

Enfin la compagnie d'Edmonton Sud espère bien avoir construit un moulin à farine et un élévateur à proximité du pont de la Saskatchewan avant que le chemin de fer ne traverse cette rivière.

Chose digne de remarque, la grande préoccupation des fermiers a été d'empêcher les spéculateurs d'entrer dans leurs compagnies et d'y acquérir une influence prépondérante. De fait, il ne fallait pas enfermer le loup dans la bergerie. C'est pourquoi ils ont limité le nombre des actions à cinq ou à dix par personne.

Certes, les hommes dévoués qui ont accepté la charge de premiers directeurs de ces compagnies ne manqueront pas de rencontrer des difficultés. Ils auront à faire bien des démarches ennuyeuses; ils auront à secouer l'insouciance et l'inertie de certains cultivateurs qui comprennent mal leurs intérêts; ils auront sans doute lutter contre certaines influences rivales ou jalouses. Mais qu'ils ne perdent pas courage. Dès à présent on ne peut plus douter que leurs efforts ne soient couronnés d'un plein succès, et si dans un avenir qui n'est pas bien éloigné, l'Alberta Nord devient une des provinces les plus prospères du Dominion, on pourra dire que ç'aura été en grande partie leur œuvre.

OBSERVATEUR.

UN PREMIER ANNIVERSAIRE

L'OUEST CANADIEN vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence: qu'il me soit permis à cette occasion de lui présenter mes sincères félicitations et mes meilleurs souhaits. Fonder un journal français sur les bords de la Saskatchewan était une entreprise évidemment difficile; pour plusieurs raisons il était à craindre que ce journal ne durât ce que durent les roses. Mais l'âge auquel est arrivé L'OUEST CANADIEN prouve, même au plus incrédules, que non-seulement il est né viable, mais qu'il vivra, et longtemps, espérons-le. A force d'énergie et de sacrifices de la part de son estimé rédacteur et de collaborateurs zélés, cette feuille, en apparence si petite, mais grande par le cœur, par les dévouements qu'elle suscite, par les services qu'elle rend, a triomphé de tous les obstacles qui se trouvaient sur sa ront et forces apparait maintenant, après douze mois de vie, forte, prête à donner dans tous les bons mouvements, décidée à servir toutes les bonnes causes.

Certes, nous n'avons pas à regretter l'accueil sympathique que nous avons fait à L'OUEST CANADIEN dès son berceau; il a rempli toutes ses promesses, toutes nos espérances. Même ceux qui ne partagent pas nos croyances, qui ne sont pas de notre nationalité doivent être contents de l'avoir encouragé.

La colonisation, le commerce toutes les mesures d'utilité publique municipales, provinciales ou fédérales ont trouvé en lui un apôtre intrépide, un défenseur désintéressé. Le journal est une lumière; il éclaire les esprits détruit les préjugés, mais il est aussi une force, car, le lecteur, une fois mis au courant de la question par un exposé et des arguments lucides, ne manque pas d'adopter les vues de son journal. Sachant cela, calculons donc le prix du concours prêté par "l'Ouest" aux intérêt les plus chers de la population du nord de l'Alberta.

Mais ce sont surtout les compatriotes de M. Villeneuve et de l'abbé Morin, qui, ce nous semble, leur doivent une profonde reconnaissance. Qui peut dire en effet, tout le bien opéré en faveur de notre nationalité par "L'OUEST CANADIEN", lequel croyons-nous, est l'œuvre de ces deux messieurs! Et ici nous ne flattons pas, nous exprimons franchement et simplement notre façon de penser.

Il en est qui désirent confiner la patrie canadienne-française dans les limites de la Province de Québec et ne permettre à ses enfants de la quitter que quand sera occupé chaque pouce du terrain qui la compose.

Pour notre part, nous ne partageons pas cette manière de voir; c'est une politique imprudente, pour ne pas dire plus, que, la patriotisme, l'avenir de notre race nous empêche de supporter, nous oblige même de combattre. Au contraire, nous voulons, pour ainsi dire, semer les nôtres par toute la face de la Confédération Canadienne, les diriger surtout vers les endroits où les avantages sont nombreux, particulièrement vers le Nord-Ouest où le champ est vaste et libre, où la terre coûte peu, presque rien, et cependant rapporte au centuple. C'est le moyen de nous assurer une influence durable, tout en conservant notre belle province de Québec, conseillons à ceux des nôtres que des motifs impérieux obligent à se déplacer d'aller prendre possession de ces prairies fertiles, hâtons-nous, une vague viens d'Europe qui pourrait s'emparer de la meilleure partie.

C'est ce que n'a cessé de répéter sous toutes les formes L'OUEST CANADIEN depuis son apparition; et je forme des vœux pour qu'il continue sa marche progressive dans cette voie patriotique, et aussi pour que ses appels ne soient point stériles, qu'ils soient entendus surtout de nos compatriotes qui ont traversé la ligne quarante cinquième à la recherche d'un bien-être qu'ils n'ont pas encore trouvé, et qui brûlent de revenir au pays rimé.

(Continué en 3e page.)

(Suite de la 2e page.)

Et, plus tard l'histoire, impartiale distributrice des récompenses, rangera L'OUEST CANADIEN parmi les journaux qui auront le plus mérité de la nationalité canadiens-français, à coté de "Le Canadien" d'Etienne Parent, qui, aux jours de tourmente de 1829 et des luttes contre une oligarchie méprisée servait de drapeau et de signe de ralliement à ces preux que le despotisme ne savait point intimider, à côté de "Le Travailleur" de Ferdinand Gagnon, qui fut longtemps la seule feuille française aux Etats-Unis et fut, n'en doutons pas, le point de départ de ces organisations nationales, fondées par nos compatriotes dans la République voisine, lesquelles ont été pour eux une source de cohésion et d'influence, et une des causes de leur fidélité au Dieu de leur enfance et à la langue de leurs aïeux. "Le Travailleur" a pour devise. "Fais ce que dois; advienne que pourra; que ce soit aussi la tienne OUEST CANADIEN, "et ad multos annos."

WILFRID GARIEPY.

NOTES LOCALES.

L'Hopital est encombré de malanes, et les médecin de notre ville sont accablés de besogne. La grippe sevit et les "grippés" sont nombreuses.

M. Jules Chave, de St Albert a été nommé agent de la Cie Frost & Wood manufacturiers d'instruments agricoles de Smith Falls, Ont. Nos félicitations.

Son Honneur le juge Scott est descendu à l'Hotel Alberta; il vient à Edmonton pour tenir les assises civiles et criminelles de la Cour Suprême des Territoires.

Nous aurons pas encore le printemps. Nous avons le neige qui tombe lentement mais surement. Les cultivateurs auront encore de bons chemins pour venir en ville

Notre ami M. S. Larue, qui est un "Curler" des plus habiles de notre ville, a gagné le titre de Champion du district d'Edmonton avec un tableau de 34. M. Larue recevra une magnifique médaille en or, comme récompense de ses exploits. "Well done, Sandy!"

Nous avons appris avec douleur la mort de Mde Otto Morin, arrivée lundi matin vers 2 heures. Madame Morin depuis son arrivé à Edmonton ne s'était fait que des amis et nous offrons à son époux éploré et à toute la famille nos sincères condoléances. Les funérailles ont eu lieu hier matin. MM. Roy, Edmiston, Oliver, M.P., Gariépy, Larue, J. Kelly étaient porteurs. Le service fut chanté par le Rév. Père Lemarchand. Une foule nombreuse d'amis de la famille a accompagné le convoi funèbre jusqu'au cimetière.

R. I. P.

Nous signalons à nos lecteurs un très bon article intitulé "A propos de moulin à farine" d'un de nos collaborateurs les plus zélés dont la modestie nous empêche de dévoiler le nom. Aussi "Un premier anniversaire" signé par notre ami, M. Wilfrid Gariépy, auquel nous donnons pour aujourd'hui les honneurs des colonnes éditoriales.

Les jeunes Indiens de l'école Industrielle de Dunbow, sous la conduite du R P Naessens, sont repartis mardi matin, pour le Sud. Ils ont joué deux parties de Hockey avec notre club local et si le succès n'a pas couronné leurs efforts, il ont montré qu'ils étaient des adversaires redoutables. La partie de samedi a donné le resultat suivant: Edmonton 15, Dunbow 7. La partie de lundi après-midi a été plus chaudement disputée. Edmonton 9, Dunbow 5. Ce qui manque aux joueurs de l'Ecole, c'est de "chocker" d'une manière plus suivie le baton des adversaires et de lancer le "puck" vers les buts en n'étant pas obligé d'arrêter pour viser juste. Nos félicitations aux organisateurs de ce tournoi.

CONDOLEANCES.

A une assemblée spéciale des membres du chœur de la paroisse de St. Joachim, Edmonton, tenue le 27 février courant, les résolutions suivantes de condoléances ont été unanimement;

Que les membres du chœur de l'église St Joachim ont appris avec douleur la mort de l'épouse bien aimée de M. Otto Morin, l'un des membres du chœur, qui est morte lundi matin après une bien courte maladie.

Que les membres du chœur s'empressent d'offrir à M. Otto Morin et autres membres de sa famille leurs sympathies les plus vives et leurs sentiments de condoléance les plus sincères et prient la divine Providence de les réconforter dans la rude épreuve qu'ils viennent de subir.

JOS BILODEAU,
Directeur,
J. G. FAIRBANKS,
Secrétaire.

Tribune libre.

Nous n'entendons pas être responsables des opinions politiques ou autres exprimées dans cette colonne. Toute correspondance devra être signée d'un nom de plume ou du nom véritable de l'auteur qui devra en toute occasion être fournie à la rédaction.

EDMONTON, 19 Février 1990.

Un de vos correspondante, "un contribuable," écrivait dans votre dernier numéro des remarques très judicieuses au sujet du vote au scrutin secret qui est si en honneur dans notre conseil municipal. J'approuve absolument ces remarques et je crois que pas un homme sensé (sauf les intéressés) ne peut penser autrement. La législation des Territoires ne devrait pas donner à des conseils municipaux tant de marge, tant de pouvoir. Que les choses se passent aux yeux de tout le monde, au grand jour, sans cachette; que les conseillers ne craignent pas la responsabilité de leurs actions, de leurs votes et tout n'en ira qee mieux. Qu'on fasse des requêtes pour que le Conseil change de tactique et si le Conseil ne se rend pas aux demandes du public, que la législature intervienne et rende impossibles ces abus de pouvoir et ces cachoteries.

UN AUTRE CONTRIBUABLE.

EGG LAKE LE 23 février 1899.

M. le Rédacteur,

Un lecteur de l'OUEST CANADIEN exprime le désir de voir établir un concours annuel pour les étalons de gros trait dans le district de St Albert: Ce serait là a son avis, une œuvre d'intérêt public pour cette contrée dont la population est constituée essentiellement de cultivateurs, qui tous sont désireux d'améliorer leur position. Or, une condition pour arriver à cette fin, est de pouvoir se procurer de bons chevaux et l'élevage donne le moyen le plus à la portée de tous, mais surtout des petits fermiers, des commençants, en un mot de ceux qui ne disposent pas du capital nécessaire pour s'en acheter.

Tous les cultivateurs savent que, pour faire du bon élévage, il faut choisir judicieusement les meilleurs reproducteurs. Ceux-ci ne doivent pas manquer dans la contrée; mais encore il faut les connaitre et c'est dans ce but qu'il serait désirable de voir organiser des concours.

Le gouvernement ne pourrait-il pas allouer des subsides à cet effet? En donnant des récompenses aux meilleurs éleveurs, ne serait-ce pas un bon moyen d'encourager, de favoriser l'agriculture.

UN JEUNE FERMIER.

MORINVILLE.

MM. Jos. Houle et Hermas Lamoureux ont eu la douleur de perdre chacun leur jeune bébé. Nos sincères condoléances.

Le projet de fonder ici une école paroissiale rencontre l'approbation générale. Si le projet réussit et pour quoi pas, Morinville aura donné un bel exemple à nos paroisses canadiennes.

Notre ami M Nobert Sylvestre est le plus heureux des hommes, il a vu sa famille s'augmenter d'une grosse fillette qui a bonne envie de vivre et qui a été baptisée sous les noms de Marie Clara Pamela. M et Mde Emery Tellier étaient parrain et marraine. Nos félicitations.

La Cie d'Elevateur et de moulin à farine de Morinville progresse favorablement, les actions se souscrivent rapidement et les actionnaires sont pleins d'espoir dans les réalisations de leurs espérances. Le bois pour les batisses est à se préparer et l'automne prochaine verra le moulin de Morinville construit et terminé et contribue énormement au progrès de toute la région des alentours.

ST. ALBERT.

M. Jos. Ringuette est depuis le 24 courant l'heureux père d'un gros bébé qui porte les noms de Joseph Vital Clovis. La mère et l'enfant se portent bien. Nos félicitations.

Notre concitoyen M. Jules Chave est dès aujourd'hui l'agent de la célèbre Cie d'Instruments agricoles Frost & Wood, de Smith Falls, Ont. Cette maison est universellement connue pour la solidité et la perfection de ses produits. L'avantage que les cultivateurs trouveront à acheter de ces machineries lesquelles sont manufacturées en Canada et qu'il est très facile ce se procurer les pièces de rechange que d'ailleurs M. Chave a toujours en main. Succès à notre ami dans sa nouvelle entreprise.

Les funérailles de Madame Gauthier de St Albert, mère de MM. F. et Narcisse Perron ont eu lieu lundi matin au milieu d'un grand concours d'amis venu de Morinville St Albert St Pierre, Edmonton etc. On remarquait dans le cortège funèbre MM. E Brosseau, Chevigny, L Boissonneault J L Levasseur, A C Hebert, F Vilieneuve J Coulombe, P O Terreault, J Couture Jules Chave, T Gibeau, Labrie père et fils, J Bourgeois, J Dowlan, Julien Desroches, F Ecker, Hettinger, Belisle, Lapierre et un grand nombre d'autres dont les noms nous échappent. Le service funèbre fut chanté par le R P Mérer assisté de diacre et sous-diacre. Nous offrons à la famille l'expression de nos sincères condoléances.

Nous lisons dans "l'Union des Cantons de l'Est" ce qui suit:

Notre directeur, M L Lavergne, M. P., est revenu mardi d'un voyage de douze jours à Edmonton, Alberta, T. N. O., où il était allé visiter son fils, rendu là, depuis quelques mois, dans l'intérêt de sa santé. M Lavergne a passé deux jours à Edmonton et en a profité, le 8 courant, pour aller, en compagnie de M F Villeneuve, député de la division à la législature des Territoires, rendre visite à Mgr Grandin à St Albert, et visiter aussi le couvent de cette ville.

M Oliver M. P., pour Alberta avait la veille, donné un grand diner en l'honneur de son collègue des communes, et, le même soir, M Gariepy, marchand important d'Edmonton réunissait chez lui, en l'honneur du visiteur, tous les principaux canadiens-français de l'endroit, entr'autres MM. Villeneuve, Chénier, Picard, Dr. Roy Larue, Roy, registrateur, Béliveau et autres.

M Lavergne n'a pas voulu quitter Edmonton sans visiter son important hôpital, dont la Rvde Sœur Letellier de St-Just est la directrice, et est revenu enchanté de la réception qu'on lui a faite pendant au cours de cette intéressant voyage.

***

M. D. McInnes, agent d'immigration pour le Canada aux Etats-Unis, évalué à 50,000 au moins le nombre de ceux qui quitteront la république américaine, ce printemps, pour venir s'établir dans le Nord-Ouest Canadien. Il viendra plusieurs familles de l'Indiana.

Que nos compatriotes qui végètent dans la république américaine profitent de ce courant pour aller s'emparer du sol si fertile et si riche du Manitoba et de l'Alberta.—Le Progrès de Valleyfield.

***

La vie n'appartient pas tout à l'aq mour. Les habitudes, les circonstances, les souvenirs créent autour de nous, je ne sais quel enlacemont que la passion même ne peut détruire. Brisé pour un moment il se reformerait et le lierre viendrait à bout du chêne.

***

La probabilité de voir la reine Victoria devenir arrière grand'mère, cause tout un émoi. Déjà sa majesté a 32 arrière petits enfants; mais par la naissance prochaine d'un enfant de la princesse Heintich Reuss, elle deviendra arrière grand grand'mère, chose sans précédent dans l'histoire des souverains.

***

Ne parlez jamais mal de vous même. Il y a toujours assez de personnes qui le font.

Securite parfaite.

Si vous avez chez vous, en permanence, du **Baume Rhumal** vous pouvez être assuré que le rhume n'élira pas domicile dans votre maison. 27

NAISSANCES.

SYLVESTRE—A Morinville, l'épouse de M. Norbert Sylvestre, une fille qui a été baptisée sous les noms de Marie-Clara-Pamela. Parrain et marraine M. et Mde Emery Tellier.

RINGUETTE—A St. Albert, le 24 février, l'épouse de M. Jos. Ringuette, un fils, qui a été baptisé sous les noms de Joseph-Vital-Clovis. Parrain et marraine, M. Vital Thibaudeau et Mde Albéric Ringuette.

DECES

MORIN—A Edmonton, lundi le 27 février dernier, à l'âge de 21 ans, Madame Otto Morin, née Alida Pinsonneault.

R. I. P.

EGLISE ST. JOACHIM. Réglement du Carême et heures des Offices.

TOUS LES DIMANCHES.

1ère messe à 8h a.m.
Grand'messe à 10.30h a.m.
Catéchisme, 3h p.m.
Vêpres et Bénédiction, 7h p.m.
Instruction ou sermon à tous les offices, alternativement en français et en anglais, et occasionnellement en langue Crise.

PENDANT LA SEMAINE.

Messe tous les jours à 8h a.m.
Office religieux tous les soirs à 8.30 p.m., excepté le samedi.

AVIS.

A moins que les arrérages de taxes, avec les frais spécifiés, comme ci-dessous, sur les terres décrites plus bas, ne soient auparavant payées, le soussigné, Trésorier du Saskatchewan R. C. P. School District, No. 2, procédera à vendre les Terres à l'encan public pour les taxes dues et pour les frais, au Bureau de Poste Lamoureux, Lundi le Vingt-Septième jour de Mars prochain, à 10 heures de l'avant midi.

Description des terres	Montant	Intérest	Frais	Total.
½ Est Sec 35, Tp 54 Rg 23 Ouest 4e méridien	$109.80	$20.77		
Fractions Sec 25 Tp 54 Rg 23 Ouest 4e méridien	6.16	16		

JOSEPH LAMOUREUX,
Trésorier.

AVIS.

A moins que les arrérages des taxes, avec les frais spécifiés, comme ci-dessous, sur la terre décrite plus bas, ne soient auparavant payées, le soussigné, Trésorier du District Scolaire de Notre Dame de Lourdes, No. 324, procédera à vendre les Terres à l'encan public pour les tauxes et pour les frais, à la maison d'école du district, Lundi, le Vingt-septième jour de Mars prochain, à dix heures de l'avant-midi.

Description des Terres.	Superficie en acres	Taxes dues 1896 '97 '98. et intéret	Autres frais	Total
Quart Nord-Ouest, de la Sec. 1, Tp. 55, Rg. 23, ouest du 4e Méridien.	160	$ 23 00	$	$

MARCEL DORAY,
Trésorier.

LE BOULET D'OR

Si la fortune contribue au bonheur de ses favoris, elle ne leur assure pas toujours la tranquillité.

Cette réflexion, l'archi-millionnaire James Balderby, natif de Baltimore, dut se la faire, le jour même de son installation à Paris avec sa femme et sa fille, dans un somptueux hôtel de l'avenue de Villiers.

Il achevait de déjeuner lorsqu'on lui annonça un visiteur. James n'attendait personne. Il examina la carte que son valet de chambre lui présentait sur un pl teau d'or et y lut avec surprise :

DE MANILLON

Rédacteur au journal Le Rapide·

—C'est un journaliste parisien, dit-il. Ma foi, je ne serais pas fâché de savoir si ces gens-là sont aussi indiscrets que leurs confrères de chez nous.

Il descendit au salon, du pas tranquille de l'homme arivé.

Fort bien, le journaliste français : mise des plus correctes, manieres distinguées.

Le nabab, en brave homme qu'il était, simple comme tout bon fils de ses œuvres, le mit tout de suite à son aise.

—Je suis James Balderby. Que me voulez-vous, monsieur ?

—Vous interviewer.

—Ah ! cela se fait donc aussi chez vous ?

—Il ne faut pas nous le reprocher, monsieur Balderby, puisque c'est vous autres Américains qui nous avez donné le mauvais exemple.

—Très bien, je vous écoute.

Il souligna ses mots d'un geste étrange, incompréhensible : il étendit le bras droit, poing tourné en dehors, puis d'un brusque mouvement, il le ramena en oblique davan. lui.

—C'est un tic, pensa de Manillon.

Au cours de l'interview, Balderby usa et abusa de ce tic. A cet instant sa physionomie, très douce au repos, devenait féroce ; une lueur roug lui passait dans les yeux.

Le reporter en conclut, peut-être un peu trop vite, que ses questions lui portaient sur les nerfs ; mais ayant reçu de son rédacteur en chef mission de fouiller dans le passé, le présent et l'avenir de l'illustre Balderby, il resta sur la brèche jusqu'à épuissement de patience américaine.

Le nabab, c'était certain, n'avait jamais dû perdre grand temps à s'écouter parler. Bien que possèdant suffisamment la langue français, ses réponses furent d'un laconique désespérant.

Quand il eut asses de la sellette, il se leva, disant :

—C'est fini, n'est ce pas ?

Et son tic du bras droit s'accentua, sec, nerveux, formidable.

—Il me reste à vous remercier, dit de Manillon.

—Moi pas, fit le Yankee, avec un bon sourire. Est-ce que vous allez mettre tout ça dans votre journal ?

—Sans doute, monsieur Balderby.

—Et ça interessera vos lecteurs ?

—Beaucoup. Le devoir du Rapide est de renseigner le public sur l'arrivée à Paris des personnages de votre importance.

—Vous me flattez. Ma fortune est importante, il est vrai, mais je ne suis qu'un fort petit personnage. Je n'ai d'autre mérite que d'avoir réussi dans des opérations industrielles, commerciales et financières.

Le lendemain matin, à son réveil, James se faisait apporter le Rapide. Il y trouva, en première page, un entrefilet de cent quarante-deux lignes rapportant assez fidèlement l'interview de la vieille.

Et comme ce filet ne disait que du bien de lui, il goûta pour la première fois aux douceurs de la réclame.

II

James Balderby n'était venu en France que pour complaire à sa femme, française d'origine et de cœur.

Restée belle en dépit de ses quarante-deux ans, d'une beauté opulente que les millions du nabab encadraient superbement, Mme Balderby était la fille d'un commandant en retraite, qui pris de la folie de l'or, se fourvoya, dans les placers de la Californie.

C'était pour sa petit Marie que ce vétéran de la gloire rêvait la fortune Il l'emmena en Amérique, la plaça dans un pensionnat français de New-York et parti à la découverte.

Six mois après Marie, à peine âgée de quatorze ans, apprenait quelle était orpheline ; son père, déssepéré de ne pas avoir réussi, s'était tué d'un coup de revolver, sur le seuil du pensionnat où il venait de l'embrasser pour la dernière fois.

L'aventure fit du bruit dans New-York. Le reportage la dévelloppa sous toutes ses faces. On poussa la conscience professionnelle jusqu'à publier, dans les journaux illustrés, le portrait de la fille du suicidé : une tête gracieuse qui justifia le renom de nos Parisiennes.

Des personnes charitables se proposèrent pour recueillir l'orpheline. Marie refusa toutes les offres. Elle se plaisait au pensionnat et ne demandait qu'à y rester. Mais qui paierait les frais considérables de son éducation ? Un anonyme s'en chargea et tint parole jusqu'au bout. Il ne recula devant aucun sacrifice. Sa protégée eut toute latitude de se perfectionner dans les arts d'agrément : musique, dessin, peinture, danse, gymnastique, équitation, vélocipédie. Et comme elle excellait en chaque spécialité, à dix-huit ans elle était une jeune fille parfaite, instruite jusqu'au bout des ongles, pianiste accomplie, peintre amateur de distinction, souple à rendre des points à un clown, amazone et bicycliste infatigable.

Qu'allait-elle devenir, sans fortune avec tous ces talents ? Grave question que résolut victorieusement son bienfaiteur anonyme.

Un beau jour, la directrice du pensionnat présenta à Marie un gentleman ni beau, ni laid, ni commun ni distingué, ni vieux ni jeune, mais dont le visage exprimait la bonté, la franchise et l'énergie.

—Je suis, lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler légèrement celui qui a remplacé votre père:

Marie s'inclina respectueusement. Des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux

—Dans quelques jours, ajouta l'inconnu, vous serez libre de votre destinée. Pour vous faciliter le dur chemin de l'existence, je vous ai fait donation d'une rente annuelle de cent mille francs dont le capital reviendra à vos héritiers. Ne me remerciez pas, mademoiselle, vous l'avez déjà fait par votre conduite exemplaire, votre ardeur au travail, et surtout par la gratitude qui se lit dans vos beaux yeux.

Rien n'égale la puissance d'un adjectif bien placé. Marie en fut si touchée qu'un an après elle épousait son bienfaiteur, lequel n'était autre que James Balderby. De cette union naquit Suzanne, portrait vivant de sa mère, au physique comme au moral.

Oui, James Balderby était un homme heureux. Le bonheur incarné !

Comment aurait-il pu refuser à sa femme de revoir la France, dans ce Paris dont elle avait conservé un souvenir éblouissant !

Suzanne, qui allait sur ses dix-sept ans, était ravie de ce voyage ; elle avait entendu sa mère vanter si souvent Paris, capitale du monde des arts, la ville hospitalière par excellence !

Et en presence de l'accueil si flatteur qu'on lui faisait par le puissant organe du Rapide, Balderby se félicitait d'avoir traversé l'Océan, abandonné ses grandes affaires, fait trêve à ses ambitions insatiables de manieur d'argent.

Il jouissait enfin de ses millions.

Le monde select tint à honneur de possèder ce demi-civilisé ; il se laissa prendre.

Tout Paris s'occupa de lui, parce que Balderby, sans y prendre, l'étonnait. Il était éntré de plainpied dans le domaine de la chronique en achetant l'hôtel d'une actrice en renom et il stupéfia le boulevard par ses prodigalités. On lui attribua un demi-milliard de fortune. Tout ce qui porte un nom dans les arts, les sciences ou la politique, voulut assister à ses fêtes;

Paris se lasse vite et brise facilement ses idoles Paris mentit à sa renommée et, cette fois, ne se lassa point. James vivait heureux, épanoui, goûtant à la ville de tous les rêves, comme un gourmet se délecte à un dessert de choix.

Resté bon homme, malgré d'incalculables richesses, Balderby ne joint pas longtemps de sa félicité. Il traitait toute le monde sans façon ; la chronique le lui rendit. Elle se fit douce, d'abord, aimable et familière, mettant son esprit sur le compte du nabab et lui prêtant des idées originales, comme celles d'offrir à sa femme un jupon de calicot à cinquante centimes, brodé de vieux point de Venise à cinq cents francs le mètre ; à un ténor, réputé pour sa bêtise, quatre bottes de foin à chacun desquelles était attaché un cheval de mille louis. Puis, quand elle l'eut chargé d'excentricités, la chronique se fit curieuse, indiscrète, cancanière, se targua de connaitre les moindres détails de la vie privée du nabab. Après avoir vanté les fêtes de James, les toilettes de Mme Balderby et de Suzanne, les diamants de l'une, la simplicité de l'autre, certains reporters, à court de documents, se mirent en frais d'imagination.

On alla jusqu'à prétendre qu'un concours de beauté s'était tenu à l'hôtel Balderby, au milieu d'un bal costumé ; le prix de majesté était échu à l'amphitryonne, en pivoine, celui de séduction à Suzanne, en myosotis.

James lut ces turpitudes et ses gros sourcils se froncèrent. Un juron lui échappa. Il étendit son poing fermé, les doigts en dehors, puis, d'un coup sec, ramena le bras.

Ce n'était pas fini : des marchands d'échos firent parcourir à Suzanne la gamme incoherente des prétendants les plus étranges. En vain, les démentis succédaient aux démentis ; en vain Mme Balderby, se laissant interviewer pendant un voyage de James à Londres, déclara-t-elle que selon la coutume américeine, Suzanne n'aurait pas un sou de dot, l'existence de ces braves nababs leur devint insupportable. On émit des doutes sur la fortune de Balderby, puis sur l'origine de cette fortune. La bruit courut que James avait arrêté des trains de chemin de fer et détroussé des émigrants dans les prairies du Far-West. Jusqu'à des canards illustrés qui, pour expliquer son tic du bras droit, représentèrent le pauvre millionnaire, couteau en main, scalpant un Peau-Rouge.

Des échos à clé circulèrent de feuille à feuille, de bouche à bouche On insinua que Mme Balderby—laquelle buvait de l'eau par ordonnance de la Faculté—se grisait à l'américaine, solitairement, avec tout ce qui lui tombait sous la main : wisky, brandy, bières allemandes ou champagne.

Vraiment, l'on eût dit qu'une conspiration de quelques mauvais plaisants sans vergogne s'était juré d'obliger les Balderby à quitter le France.

James fut déjà reparti sans sa femme qui n'était pas encore lasse de Paris, et à laquelle il laissait d'ailleurs ignorer les trois quarts de ces misères.

Mais sa vie était empoisonnée. On parlait de lui tous les jours, et il n'était point d'absurdités qu'on n'inventât. On le taxa d'avarice sordide, lui qui jetait l'or à la pelle ! Dans les scandales que, de loin en loin, le reportage dépiste, des noms connus se trouvent parfois mêlés, des familles honorables compromises ; peu s'en fallut qu'on n'imprimât tout vif celui de James, sans égard pour ses habitudes patriarcales et la sévérité de ses mœurs.

Tout à coup, le bruit courut que le richissime Américain, l' "homme au tic" était malade.

Paris s'en émut et demanda des nouvelles.

Des feuilles créés sur le boulevard, de celles qui se masquent tous les soirs sous un nouveau titre, publièrent les bulletins de santé de l'illustre souffrant. L'une d'elles se distingue par la cruauté des détails ; "James est atteint de sclérose, maladie qui ne se manifeste guère que dans les vaisseaux artériels si délicats du cœur et du cerveau ; M. Balderby est à la merci d'un battement de cœur, et le travail de la digestion constitue un péril pour lui."

Chaque jour, le compte rendu s'emplisait.

De fait, James était malade d'un rhume pris à la chasse, mais Suzanne et sa mère parcouraient, le matin, ces vilains imprimés et s'en épouvantaient. "Si l'émotion est trop forte, si la digestion est trop rapide, si un flux de sang trop abondant se précipite dans l'artère, celle-ci peut éclater sous la pression circulatoire. C'est la mort, la mort subite, si l'artère du cœur es brisée ; la mort après une agonie de deux heures si l'accident se produit dans la cerveau.

Un beau matin, James, qui se portait comme un charme, entendit crier sous ses fenêtres : "La maladie de Balderby ; sa mort." Son poing fermé s'étendit, les doigts en dehors, d'un coup sec, il ramena le bras.

Dès lors, il fut triste. Paris gouailleur lui sembla sinistre.

Huit jours après, l'hôtel était à vendre ; James avait quitté Paris.

(A continuer.)